

Une Médée moderne au bord du gouffre

Le metteur en scène Simon Stone fait ses débuts à l'Odéon-Théâtre de l'Europe avec une « Medea » ultracontemporaine

THÉÂTRE

Il va falloir compter avec lui : Simon Stone, 32 ans, autrichien, et nouvelle étoile montante du théâtre européen. Il sera en juillet au Festival d'Avignon, avec un spectacle consacré à Ibsen (*Ibsen Huis*). Il est jusqu'au 11 juin à Paris, avec une *Medea* ultra-contemporaine, présentée à l'Odéon-Théâtre de l'Europe, dont le directeur, Stéphane Braunschweig, a voulu qu'il soit artiste associé. On verra donc à nouveau Simon Stone la saison prochaine, avec *Les Trois Sœurs*, de Tchekhov, qu'il créera en français.

Medea est joué en néerlandais. Le spectacle vient du Toneelgroep d'Amsterdam, dirigé par Ivo van Hove, et c'est la réécriture d'une pièce, comme aime en faire Simon Stone. Il a choisi la *Médée* d'Euripide, le premier auteur qui

n'accable pas d'emblée la mère meurtrière, mais cherche à faire entendre ses raisons. Simon Stone ne s'est pas arrêté là. Il a puisé aussi dans l'histoire de Debora Green, l'Américaine qui, en 1995, a mis le feu à sa maison et tué deux de ses trois enfants, après avoir tenté d'empoisonner son mari avec du ricin.

Cette démarche est annoncée dans le titre du spectacle, baptisé *Medea* parce qu'il convoque la mythologie et la tragédie, mais dont l'héroïne s'appelle Anna, parce qu'elle quitte la Grèce et la Colchide antiques pour vivre aujourd'hui. La première image que l'on voit d'elle en dit beaucoup.

C'est un morceau de visage, filmé en gros plan : les yeux, avec des pattes d'oies autour. La marque du temps, le signe de l'âge. Anna n'est plus de la première jeunesse, et Simon Stone le

montre aussi ostensiblement qu'une femme peut vouloir le cacher. Ou l'oublier. Ou faire semblant de l'oublier.

Anna rentre chez elle, après un séjour en asile psychiatrique. Quand Lucas, son mari, s'est rendu compte qu'elle l'empoisonnait à petit feu, il l'a persuadée de se faire interner, plutôt que d'aller en prison. Anna voudrait que tout soit comme avant. Avec ses deux fils, qui savent que leur mère a fait quelque chose de mal, avec son mari, dont elle sait qu'il vit avec

une femme deux fois plus jeune que lui, Clara, la fille du directeur d'un laboratoire dans lequel ils faisaient ensemble de la recherche.

Simon Stone les convoque tous sur le plateau, où il y a aussi une assistante sociale et un éducateur chargés d'aider à la réinsertion d'Anna. Le plateau ? La boîte, plutôt. Une boîte blanche comme l'inconscient, ou une page où Anna voudrait réécrire l'histoire, et Lucas l'effacer. Une partie du haut de scène est occupée par un écran. C'est là que l'on voit les yeux filmés d'Anna, puis son visage, maquillé et souriant. En grand, tandis qu'elle se tient sur le plateau, fine comme un trait, avec ses jeans pattes d'éléphant et ses talons hauts.

Une ironie mordante

Le procédé n'a rien d'inhabituel. Au contraire : il devient rare de voir un spectacle sans film ou vidéo. Ce qui fait la différence, c'est la qualité et le dosage des images. Simon Stone les maîtrise. Comme Ivo van Hove, il sait mettre l'accent là où il faut, avec un sens consommé de l'art publicitaire d'aujourd'hui. Et il n'en abuse pas, en guidant le regard du spectateur vers la « présence réelle » des comédiens.

Cette simplicité formelle de belle allure s'accorde avec le propos du

Medea devient Anna, une femme qui se bat contre ses démons plutôt qu'une héroïne démoniaque

metteur en scène : faire entendre *Medea*, certes, mais comme un chœur autour d'une femme ; déployer la toile d'araignée dans laquelle la tragédie se noue ; donner les enjeux en présentant tous les points de vue. C'est ainsi que Medea devient Anna, une femme qui se bat contre ses démons plutôt qu'une héroïne démoniaque.

Son arme est tristement chimique : les cachets. Ceux qu'elle prend pour tenir et qui tuent son désir. Ceux qu'elle donnera à ses fils, à la fin, pour les « endormir » devant la télévision et s'endormir avec eux. Quand le public entre dans la salle de l'Odéon, ils sont déjà là. L'un assis sur le rebord du plateau, avec sa PlayStation. L'autre assis sur le rebord d'une loge, dans ses pensées. Deux enfants du nouveau millénaire, où l'on s'envoie des textos (et même des « sextos »), où le cynisme n'est

jamais loin de la compassion, dans le champ social, et où le champ de bataille de la famille peut s'accompagner d'une ironie mordante.

Mais, ce qui domine tout, c'est elle : Medea-Anna, telle que la joue Marieke Heebink. Impossible de la lâcher des yeux. A cause des siens, d'abord, qui semblent trouver l'espace comme un puits sans fond, et passent de l'éclat d'espoir au désespoir définitif. A cause de son corps, ensuite, affiché et nié comme le souvenir du désir et de l'enfantement. A cause de sa présence, enfin, qui unit ce corps et ces yeux dans la laideur de la rage et la beauté de la vie, quoi qu'il en coûte. Parce qu'elle incarne sans fêrir et sans coquetterie d'actrice cet ultime élan d'une femme au bord du gouffre, Marieke Heebink est une actrice et une Médée magnifiques. ■

BRIGITTE SALINO

Medea, d'après Euripide.
Adaptation et mise en scène : Simon Stone. Avec Fred Goessens, Aus Greidanus jr., Marieke Heebink, Eva Heijnen, Bart Slegers, Jip Smit. Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris 6^e. Jusqu'au 11 juin. Du mardi au samedi à 20 heures ; dimanche à 15 heures. De 6 € à 40 €. Durée : 1h20. En néerlandais surtitré.



Bart Slegers, Marieke Heebink (*Medea/Anna*) et Aus Greidanus. SANNIE PEPPER

OPÉRA
NATIONAL
DE PARIS

BASTILLE · GARNIER · 3^e SCÈNE

NOUVEAU
SPECTACLE

Anne Teresa
De Keersmaeker